

ASSEMBLEE GENERALE DU CONSEIL INTERNATIONAL
DE LA CHASSE ET DE LA CONSERVATION DU GIBIER

(C. I. C.)

Lilyan KESTELOOT

I.F.A.N.

Département des Littératures
et Civilisations africaines

LA CHASSE DE TULDE

ou

LE MYTHE DU PASSAGE DE LA CHASSE

A L'AGRICULTURE

Conte traduit par

Waly BARRY

Dans ce village de Piès, il y avait un grand chasseur dont le nom était connu à des centaines de journées de marche.

Il s'appelait Abu TULDE. Il était fort et avait tué beaucoup d'animaux sauvages : des lions, des panthères, des éléphants, des hyènes, des lapins, des singes, des pythons et des milliers d'autres espèces d'animaux qu'on ne pourra pas citer.

A cette époque les gens se nourrissaient de chasse, ils ignoraient le mil, le riz et l'arachide (culture récemment imposée par l'homme blanc). Ils s'habillaient de peaux de bête car ils ne connaissaient pas encore le coton. Ils croyaient aux sorciers, aux féticheurs, aux forces surnaturelles et ils avaient leurs dieux.

Abu TULDE était célibataire et vivait avec sa mère une femme dont la sagesse était incontestable. Elle était très vieille mais elle avait tiré beaucoup d'expériences dans sa vie. Tout son temps elle le consacrait à l'éducation de son fils. Elle lui parlait de ses ancêtres. Elle lui racontait l'histoire de son peuple. Comment Adama TULDE le père des TULDE trouva Awa TULDE la mère de tous les TULDE. Elle lui racontait ce qu'elle avait vu et vécu, ce que son père avait vu et vécu et lui avait raconté, et ce que le grand-père de son grand père avait raconté à son grand-père.

Elle le protégeait contre les maléfices qui pouvaient tomber sur lui et contre les mauvaises intentions des hommes qui l'enviaient.

Dans la maison d'Abu, il y avait aussi des chiens, de gros chiens qui l'aidaient à dépister les bêtes ou même à les attraper. Ces chiens-là constituaient sa force. Sans eux Abu ne serait rien.

Le village n'était pas très grand, une seule famille élargie au fil des temps, l'avait construit dans ces endroits. Les habitants sont donc tous de la même famille. Ils sont tous des frères mais des mariages inter-familiales avaient transformé cette famille en tribu.

Abu savait tout cela, il n'avait rien oublié. Il connaissait l'histoire de son peuple et les changements qui se sont opérés ; mais il ignorait une chose : "que l'homme doit aider son semblable, surtout lorsque son semblable est son frère. Mais Abu était ferme dans sa décision. Pour lui l'homme ne doit pas céder à son voisin ou à autrui ce qui lui appartient, ce qu'il a obtenu à la sueur de ses bras".

Ailleurs, dans la forêt profonde, il y avait une autre tribu, celle des DIOPI. Les habitants de ce village avaient entendu parler d'un chasseur célèbre du nom d'Abu TULDE et qui exterminait les bêtes sauvages.

Sur leur terrain de chasse, il leur était maintenant difficile de trouver le gibier. La plupart du temps les hommes rentraient bredouilles. Les enfants, les femmes, les vieillards commencèrent à souffrir de la faim et de la fatigue.

Les anciens du village envoyèrent un message à Abu lui disant de ne plus chasser sur leur terrain de chasse.

Les messagers marchèrent deux jours et deux nuits avant d'atteindre Piès.

- Abu, lui dirent-ils, les anciens du village de DIOPI vous prient de ne plus chasser sur leur terrain de chasse car le gibier manque et nos enfants meurent de faim.

- Que m'importe répondit Abu. Je chasse là où bon me semble.

Les messagers marchèrent encore deux jours et deux nuits avant d'arriver chez eux. Lorsqu'ils rapportèrent les mots d'Abu devant les anciens, le plus vieux des vieux prit la parole et dit :

- Imaginez un village où les gens n'ont rien à manger ? Que se passerait-il ? Sinon la fatigue, la faim et la mort ? Que seront nos fils et nos petits-fils qui ne sont pas encore nés ? Que faut-il faire pour l'arrêter ? Lorsqu'il eut terminé de parler ce fut un silence absolu. Puis quelques-uns chuchotèrent. Soudain une voix féminine cria :

- Moi, je peux l'amener ici.

Les hommes se retournèrent et virent Astou DIOPI la plus belle fille du village.

Comment pourrait-elle l'amener ici ? N'avait-elle pas entendu parler d'Abu TULDE ?

C'était un homme fort et courageux plus fort que CAGNE, plus courageux que SAMORY, plus puissant que Lat DIOR et SOUNDIATA. En ces temps farouches les chasseurs partaient à l'aube et rentraient au crépuscule. Mais Abu avait l'habitude d'aller plus loin et plus longtemps que les autres et d'apporter plus de viande séchée. De Piès, il partait jusqu'à Pir, de là à Mbour en passant par Thiénaba, Dougoul puis Dagal. Il avait tué le plus gros éléphant à Kédougou. A Goudiri, il avait attrapé à la course une jolie biche, tué un lion féroce à Kébémér. Il revenait donc toujours chargé de viande séchée mais il refusait de la partager avec les pauvres, les malheureux et les démunis. Il préférait laisser pourrir ses réserves que de les donner à autrui. L'arrêter ? Puis l'amener ici ? c'était là chose plus difficile que de vouloir éteindre du feu avec de l'essence. C'était là chose plus difficile que de vouloir tuer un lion à force de le regarder. Autant essayer d'entrer dans le paradis sans passer par l'unique porte qu'est la mort.

- L'amener ici ? Demandèrent les vieux DIOPI ?

- Oui, l'amener ici. Répondit la femme. Elle ajouta :

- Je veux mettre ma beauté à votre service. Je crois pouvoir conquérir l'amour de ce chasseur car la beauté peut faire ce que n'ont pu faire la lance et la flèche.

Deux jours passèrent au troisième, une fille qui semblait venir d'un autre monde entra dans le village des TULDE. Cette fille était Astou DIOPI. Elle était vêtue d'une peau de lion et son cou était paré de colliers dorés. Lorsqu'elle marchait sous le soleil ou lorsqu'elle était à l'ombre des arbres, ses colliers brillaient ajoutant une beauté artificielle à sa beauté naturelle.

Lorsqu'elle entra dans le village, tout le monde n'avait d'yeux que pour elle. Elle était une femme en condensation de lumières. Certains crurent rêver, d'autres pensaient qu'elle n'était pas une femme ordinaire. Sa beauté n'avait pas d'égal dans tout le village. Même les jeunes filles les plus belles parussent être aussi laides que l'hyène.

La jeune fille se présenta à un groupe de jeunes hommes et leur demanda la maison d'Abu, ils la lui montrèrent.

Lorsqu'elle y entra elle fut surprise de remarquer que les chiens le regardaient avec hostilité comme si elle était leur ennemie.

Elle s'approcha d'une vieille femme qui chantonait et la salua.

- Que voulez-vous ma fille ? lui demanda la femme.

- Je veux voir Abu, répondit-elle.

Abu était dans sa case. Il avait entendu la fille parler mais il ne l'avait pas vue, il cria :

- Maman ne lui donne rien. Qu'elle aille au diable.

- Je ne cherche pas de quoi manger, j'ai besoin de vous.

Et elle pénétra dans la case d'Abu. Il se retourna et fut ébloui.

- Non, non se disait-il, je dois rêver. Comment se fait-il qu'une telle femme puisse vivre sur terre ?

Moi qui ai traversé les rives de Bafi et de Bako (maintenant Bafing et Bakoy), exploré les forêts de Gae (Gao), chassé dans les pays des Haoussas, des Bambaras, des Bourdamés, des Fulbés, des Toucouleurs et pourtant jamais je n'ai vu une fille si belle.

La fille s'assit au sol et dit :

- J'ai entendu parler de votre bravoure. A des journées de marche d'ici, ton nom est dans la bouche de tous les hommes.

Mon père veut me donner en mariage à quelqu'un que je n'aime pas. J'ai besoin de votre aide et même si nous nous marions mon père verrait aucun mal. Nous aurons des enfants beaux et braves. Abu regarda de nouveau ce joli visage et dit :

- Tu es la femme de mes rêves.

Ce même jour, Abu épousa la fille. Sept jours durant Astou se montrait gentille, carassante et douce. Elle lui massait le corps, lui chantait des douces chansons et lui tenait de tendres mots. Une nuit pourtant, la huitième nuit depuis sa venue, Astou ne massa pas le corps d'Abu, elle ne le caressa pas, elle ne lui chanta même pas des chansons. Abu la regarda. Ses yeux étaient rouges, elle avait pleuré.

Il lui dit :

- Qu'est-ce qui ne va pas ma femme ?

- J'en ai assez réponduit sa femme. Tu me donnes toujours de la viande d'éléphant, de lapin, de singe mais moi je veux manger de la chair de chien.

- De chien ? S'écria Abu fort surpris.

- Oui répondit sa femme. Chez nous on en mange tous les jours. Si vous refusez, je ne mangerai plus rien.

Quand la mère d'Abu apprit l'affaire, elle alla trouver Abu et lui dit :

Fils, pour la première fois de ma vie, j'entends un être humain prétendre manger de la chair de chien et même si elle en veut, tu dois savoir que c'est ta femme et qu'une bonne femme doit faire ce que lui dit son mari. Ne pense même pas à tuer le plus petit de tes chiens pour satisfaire les caprices de ta jeune femme car "on ne doit jamais faire confiance à la femme". Je t'ai dit comment ton grand-père fut trahi par sa deuxième femme en révélant les secrets qui pouvaient le tuer. Je t'ai parlé de ton arrière-grand-père qui fut empoisonné par sa propre femme. Donc, mon fils ne lui donne jamais cela.

Une journée passa, Astou ne mangea pas ; elle était fâchée contre son mari qui lui avait refusé la seule chose qu'elle voulait. Trois journées s'écoulèrent, Astou maigrissait, elle était ferme dans son jeûne. Abu ne pouvait plus supporter la souffrance de l'être qui lui était très cher. Il la regardait chaque jour avec un sentiment de tristesse. Sa peine était sa peine, sa souffrance, sa souffrance. Une nuit, alors que sa maman était partie pour une lune dans un village d'amies, il égorgea un chein et l'offrit à sa femme. Le lendemain, il égorgea un autre et le lui offrit.

Au bout de dix jours il ne restait plus aucun chien dans la maison.

Alors sa femme l'appela et lui dit :

- Je voudrais que tu m'accompagne chez mes parents afin que tu puisses les connaître.

Abu accepta.

A l'aube, ils se mirent en route vers le village des DIOPI. A cette époque, ils ne connaissaient pas encore les automobiles. Ils ignoraient aussi l'utilité des chevaux et des ânes. On les traquait et si on les prenait, on les tuait puis on les mangeait.

Abu et Astu allèrent à pied. Il fallait marcher deux journées mais cela n'était rien pour eux car ils avaient l'habitude de marcher plus.

A mi-chemin la fille lui demanda :

- Connais-tu cet endroit ?

- Oui, répondit Abu. J'ai tué ici la panthère dont je porte la peau. J'y ai tué des lions, des singes et des lapins.

Ils marchèrent encore sans rien se dire et lorsqu'ils furent à deux heures de marche environ du village, la femme lui demanda :

- Es-tu jamais venu ici ?

- Bien sûr que oui, répondit-il. Mes chiens y ont pris des lapins et des écureuils. J'y ai tué des chevaux et des ânes.

- N'as-tu jamais pensé que le gibier pouvait manquer ?

Abu haussa les épaules mais il ne dit rien.

Enfin, ils arrivèrent dans le village des Diopi. Astou l'entraîna dans sa case puis lui dit d'attendre. Elle sortit et se dirigea vers les anciens.

- J'ai tenu promesse leur dit-elle. Maintenant il est là parmi nous, vous pouvez décider de son sort.

Les vieux se concertèrent, puis décidèrent de lui faire boire un mélange de potions qui devait le rendre aveugle, voire incapable de chasser. On lui apporta eau fraîche et viande séchée. Il mangea à sa faim et but à sa soif. Lorsqu'il se réveilla le matin ce mélange eut les effets attendus. Abu ne pouvait plus voir, il était aveugle.

- Astou ! cria-t-il, j'ai perdu la vue.

- C'est bon ! répondit la femme. Tu menaces le bonheur de notre peuple. Nos enfants, nos soeurs n'ont plus rien à manger. Tu es égoïste, tu ne penses qu'à toi seul. Tu dois savoir que ceux qui marchent debout doivent s'entraider, mais toi tu es contre ces règles premières auxquelles tout être humain doit croire. Tu extermines les animaux de la brousse,

ils sont des êtres qui vivent et qui meurent comme nous les hommes. La seule différence est que nous avons de la pitié pour nos semblables. Nous vivons en communauté et aidons nos prochains. Mais pour survivre nous devons manger de la viande. Or, si on ne t'avait pas rendu aveugle, il ne resterait plus aucun gibier sur notre terre.

Le cœur gros, Abu quitta le village. Trois journées s'écroulèrent avant d'arriver chez lui. Il avait non seulement perdu sa femme mais aussi il ne pouvait plus chasser, tuer. Si ses chiens vivaient encore ils pourraient chasser pour lui. Mais plus de chiens.

Que devait-il manger maintenant ? Des fruits ? Ils étaient rares dans cette partie du Sénégal. L'agriculture n'existait pas. Aussi semblait-il lentement dans la misère. Il aurait même rendu l'âme sans l'aide de ses voisins.

C'est dans ces circonstances que sa maman revint de son long voyage qui avait duré une lune. Lorsqu'elle rentra dans la maison aucun chien ne vint à son accueil comme d'habitude. Elle sentit que l'inattendu est arrivé, que quelque chose de grave s'est passée. Elle courut vers la case d'Abu et le trouva assis silencieux. La case était sale et cela lui suffisait pour comprendre qu'Astou DIOPI n'était plus là.

Elle dit :

- Mon fils !

- Maman, ! fit Abu. J'ai failli à ta parole. J'ai fait ce que tu m'avais interdit de faire. Je lui ai offert tous mes chiens. Elle ne voulait plus manger et je craignais qu'elle ne mourût. Ensuite nous sommes partis chez ses parents et là, ils m'ont donné à manger et à boire. Lorsque je me suis réveillé le matin mes yeux ne voulaient plus s'ouvrir.

- Ne t'inquiète pas mon fils, lui dit sa mère. Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurais pas trouvé les remèdes de tes maux.

Elle eut l'idée d'aller trouver le féticheur qui se trouvait à une demi-journée de marche. Certes elle était seule et elle devait traverser des sentiers de forêt et pouvait rencontrer à tout moment des fauves. Mais pour la guérison de son fils elle était capable de sacrifier sa propre vie.

Elle allait chercher par l'intermédiaire de ce sorcier des appuis des génies. Seuls les génies pouvaient lui indiquer les offrandes à faire pour conjurer le mauvais sort.

Elle partit donc, le cœur gros, trébuchant contre les souches et les pierres sans se soucier des animaux féroces qui pouvaient l'attaquer ou la dévorer.

Lorsqu'elle arriva chez le féticheur, elle vit ce dernier assis sur une peau de chèvre et éparpillant des cauris. Que faisait-il ? Il interrogeait les esprits, il entrait en communication avec les génies. La vieille femme le salua par son nom puis s'assaya au sol. Lorsqu'il eut terminé le féticheur lui demanda :

- Quelle est la cause de ta venue ?

- Mon fils Abu a été dupé par une fille. Ses parents lui ont donné un mélange qui l'a rendu aveugle. Aussi, j'ai peur. C'est pour cela que je suis là.

Dans la case, il y avait des écailles de caïman, des peaux de léopard, des crânes de lézard, des mortiers et des pilons à moitié enfoncés dans le sol et des dizaines d'autres choses que je ne pourrai nommer. Sur un van en face de lui se trouvaient des cauris. Le féticheur se leva subitement, prit un pilon et le déposa près du van et commença à dire des mots étranges que la mère d'Abu ne pourrait jamais répéter.

Il remua les cauris et les fixait longuement puis il regarda en haut. Il cria :

- Vous, êtres invisibles qui m'entendez, dites-moi les moyens de soigner le fils de cette femme, je vous l'ordonne.

A peine eut-il prononcé ces mots que la case se remplit de fumée.

D'où venait cette fumée ? se disait la vieille femme. Elle ne pouvait pas le savoir mais elle ne trembla même pas.

Enfin, la fumée se dissipa petit à petit. Le féticheur lui dit :

- Tes vœux seront exaucés, s'il suit à la règle des directives que m'ont données les génies. Tout ira bien. Il doit après autant de nuits que deux fois les cinq doigts de ma main, partir seul vers le soleil levant. Lorsqu'il entendra le battement des tam-tams, il doit s'approcher et danser avec les danseurs. On donnera une poignée de graine et unealebasse d'eau à ceux qui seront fatigués. Il ne doit pas manger les grains, il doit les garder.

- Avec l'eau, il lavera son visage après en avoir bu. Il ne doit pas non plus regarder ces êtres sinon il perdra de nouveau la vue. Voilà donc tout ce que m'ont dit les génies.

Maman Tulde fut satisfaite des nouvelles. Elle retourna chez elle et trouva Abu dans sa case. Elle lui dit ce qu'il devait faire pour guérir. Elle lui répétait à chaque instant jusqu'à ce que vînt le jour tant attendu. Ce jour là Abu était impatient et inquiet à la fois.

Le soleil se couchait. Les gens commencèrent à aller au lit. Lorsque la terre fut froide Abu se leva et prit le chemin qui menait vers l'Est. De loin, il entendit le battement des tam-tams. Il entendit des claquements de mains. Il entendit des chansons alors il s'approcha et commença à danser.

Lorsqu'il fut fatigué, il s'arrêta. On déposa dans sa main une poignée de grains, dans l'autre main on glissa une petitealebasse d'eau. Il but un peu de cette eau, lava son visage puis se mit à courir droit devant lui vers l'Ouest. Il courut des heures, il courut si vite, il courut si loin qu'il arriva chez lui bien avant le premier chant du coq. Lorsqu'il arriva, il n'était plus aveugle. Le matin, sa maman lui demanda comment il avait fait pour réussir ; il lui apprit ce qu'il avait fait.

Une chose restait. Abu ne voulait plus manger de la chair des bêtes ; il ne voulait plus chasser ; il ne voulait plus tuer. Il savait maintenant que "les êtres doivent se reproduire" et que "l'homme doit aider son semblable". Que fallait-il donc manger ? Des fruits ? Ils étaient difficiles à trouver. Soudain, les grains qu'il avait reçus lui vinrent à l'esprit. Que pouvait-il faire des grains ? Aucune idée de cela.

Les manger ? Non cela ne servirait à rien car ils ne pouvaient pas le rassasier. D'autre part, ils pouvaient être des grains de la mort. Il alla trouver sa mère pour lui demander l'utilité des grains ? Sa maman qui avait beaucoup vécu et beaucoup vu lui fit savoir qu'elle n'avait jamais vu de tels grains.

Abu décida de s'en débarrasser. Il se rendit aux abords du village et jeta les grains dans l'herbe qui venait juste de pousser. Dix jours seulement s'étaient écoulés depuis le début de la première pluie.

Trois lunes passèrent. L'eau était abondante. Il avait beaucoup plu.

Un jour le hasard fit qu'Abu passa dans l'endroit où il avait jeté les grains trois lunes plus tôt. Il vit de longues tiges. Il s'approcha. Il les regarda attentivement et remarqua avec satisfaction que les grains étaient les mêmes que ceux qu'il avait jeté par là. Les tiges étaient nombreuses ; il en coupa deux et les ramena chez lui. Avec un bâton, il frappait les tiges pour déloger les grains.

Lorsque tout fut fait, il en prit une poignée et les mangea.

- Hum ! comme c'est bon fit-il, désormais je mangerai cela.

Ce sont ces grains là que l'Homme blanc appellera plus tard : mil, et que les Wolof appelleront "dougoup" ce qui signifie en terme Tuldé : dou (grain) et goup (diable) donc graines du diable.